

# LE SILENCE D’UN ADIEU WILKINSON

Quel étrange destin que le mien.

Toujours seul.

Assis au milieu de tant de femmes.

Jamais au centre.

Simple invité.

À vrai dire, ce rôle ne m’a jamais mis mal à l’aise.

Il y avait autre chose qui retenait toujours mon attention.

Quelque chose que les femmes prennent sans demander.

Pas l’argent.

Cela a toujours été le moins intéressant.

Elles prennent l’attention.

La curiosité.

Les pensées.

Des fragments de temps.

Des pans entiers de votre énergie cognitive.

Et la plupart du temps, elles le font sans même s’en rendre compte.

La première règle est toujours restée la même.

Les faire sourire.

Mais sans faire l’imbécile.

Car il y a une grande différence entre l’humour et la bêtise.

Le premier ouvre une conversation.

La seconde la referme.

Sinon, même le dîner le plus élégant finit par n’être guère plus qu’un repas de fast-food.

C’est alors que j’entrepris d’exposer ma théorie anthropologique personnelle de l’acier.

J’espérais paraître crédible.

Pas nécessairement être cru.

J’imaginai un matin lointain.

Un homme avait quitté sa caverne pour se rendre à un rendez-vous galant.

Mais sa compagne n’avait aucune intention de le laisser partir.

Elle le suivit à travers la forêt.

Elle voulait savoir où il allait.

Avec qui.

Et pourquoi.

En ce temps-là, tout le monde était libre, et la promiscuité sexuelle n’avait pas encore été inventée par les sociologues.

À un moment, il devint furieux.

Il ramassa une pierre et la lança vers la femme pour la chasser.

La pierre heurta un rocher.

Une étincelle.

Puis une autre.

Puis de la fumée.

Le vent fit le reste.

Et le feu naquit.

Le rendez-vous galant prit fin sur-le-champ.

Ce qui venait de se produire était bien trop important.

Aucun manuel ne le décrivait encore.

Pas même les manuels d’Amazon.

Il fallait l’observer.

Le comprendre.

S’en servir.

Les femmes, à table, écoutaient en silence.

Personne ne mangeait.

Le serveur dut remporter les soupes en cuisine et les réchauffer une seconde fois.

Puis il se produisit quelque chose de plus curieux encore.

Plusieurs couples assis aux tables voisines rapprochèrent leurs chaises de nous.

On se serait cru au théâtre.

Et pourtant, je voulais seulement les faire sourire.

Ce fut le moment où je cessai d'être crédible.

Et où je fus cru.

Je racontais une histoire que personne n'avait jamais écrite.

Une histoire possible de nos ancêtres.

Je m'arrêtai.

Je regardai Maggy.

« Voulez-vous que je continue ? »

Elle n'hésita pas une seconde.

« Oui, magnifique fils de pute. »

Et nous éclatâmes tous de rire.

Puis je repris.

Avec le feu, la femme commença à comprendre que cette découverte pouvait servir à se nourrir.

La chaleur changeait les saveurs.

Elle transformait la nature elle-même.

Sans que l'on s'en aperçoive, l'espérance de vie humaine, qui atteignait à peine vingt ans, s'achemina lentement vers quarante.

Le feu l'avait doublée.

Les contaminations bactériennes diminuèrent.

Les infections reculèrent.

Le corps humain gagna du temps.

Puis, par un après-midi ordinaire, devant une caverne, cette même femme ramassa quelques pierres.

Elle les examina de près.

Les frappa les unes contre les autres.

Les étudia.

Sans hauts-fourneaux.

Sans aciéries.

Sans ingénieurs.

Elle entama le long chemin qui finirait par mener au métal.

Et plus tard, à l'acier.

Voilà pourquoi, sans une femme, je ne serais pas ici aujourd'hui.

Je ne vous aurais jamais rencontrées.

Je ne vous aurais jamais appréciées.

Je n'aurais jamais pu envelopper dans un adieu ce que je suis devenu.

La table resta silencieuse.

Un silence différent de tous les autres.

Ce n'était pas le silence de l'attente.

C'était le silence de l'adieu.

Je regardai Maggy.

Je regardai sa fille.

Je regardai ses petites-filles.

Et je compris que je ne disais pas adieu à une famille.

Je disais adieu à une histoire.

Famille Wilkinson

Vous êtes les bienvenues.

Je me levai et m'éloignai.

Car je n’ai jamais pu supporter les larmes d’une femme.

---

*Ferdinando*